

Les lettres d'Antoine Martel laissent entendre que, parmi ses collègues, dans les sanas, dans les syndicats ouvriers, son apostolat fut en butte à mainte hostilité. Il ne s'en découragea point. Quand bien même la bonne parole ne fructifiait pas, la leçon du bon exemple gardait sa fécondité.

...Il faut vraiment que nous vainquions le mal par le bien, comme l'enseigne l'Apôtre; que là où il y a de l'égoïsme et de la division nous mettions le don de nous-mêmes et une vraie consécration fraternelle. Si vraiment nous pouvions reconstituer dans l'Université quelques foyers de vraie vie fraternelle, analogue à celle que menaient les premiers chrétiens, il y aurait quelque chose de changé. Il faut avoir confiance en Celui qui a dit : J'ai vaincu le monde. Si nous sommes fidèles, la victoire demeurera au seul Seigneur à qui appartient toute gloire dans les siècles des siècles (7 juillet 1930).

La dernière lettre d'Antoine Martel est un appel à la sainteté, forme suprême de la charité, de l'apostolat :

...Sois un saint. C'est cela que veulent de toi les âmes innombrables qui t'attendent. Combien, hélas ! s'étiolent parce qu'elles n'ont pas rencontré l'Apôtre, parce que le christianisme se résume pour elles en une opinion plus ou moins favorable sur les curés et quelques bribes d'instruction religieuse (17 septembre 1931).

PIERRE MESSIAEN.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

*** : Maurice Ravel, Bernard Grasset. — Roland Manuel : *Ravel*, Ed. de la Nouvelle Revue Critique. — V. Jankélévitch : *Ravel*, Rieder.

Nombreux sont les auteurs (quel que soit l'Art dans lequel ils excellent) qui, au lendemain de leur mort, sombrent dans une période d'oubli, période qui peut durer de 10 à 50 années suivant les œuvres et les circonstances.

Prenons des exemples : Victor Hugo et Charles Baudelaire, pour les écrivains et les poètes; Hector Berlioz et Emmanuel Chabrier, pour les musiciens. Plus près de nous : Anatole France et Camille Saint-Saëns. Ces derniers sont typiques. France et Saint-Saëns ont accumulé de leur vivant tous les honneurs officiels, populaires et connu toute la gloire que des « immortels » peuvent souhaiter ici-bas. Ils ont été reçus à l'étranger avec toute la considération accordée habituellement aux ambassadeurs. Ils ont donc parlé au nom de la

France. Ils ont disparu surchargés d'ans. Leur mort a donné prétexte à des milliers d'articles dans des milliers de journaux, puis le silence s'est fait sur leur nom, sur leurs œuvres. Certes, les livres de France ont continué à se vendre mais à un chiffre en rien comparable à celui qu'ils atteignaient quand l'auteur de « Thaïs » était encore parmi nous; les « Concerts Symphoniques » ont continué à inscrire à leurs programmes, mais de loin en loin, les œuvres capitales du maître de la « Symphonie avec orgue ». Par contre, les journaux, les revues ne leur ont plus accordé de l'intérêt que très rarement et souvent pour les combattre, les diminuer. Nous avons la certitude que l'avenir appartiendra plus à France qu'à Saint-Saëns, mais ce n'est pas le lieu d'en discuter.

Oui, nous savons, surtout depuis la guerre, des Sociétés d'Amis et d'Admirateurs se sont constituées pour défendre le nom et diffuser l'œuvre de celui auquel elles ont été consacrées et on ne peut nier l'utilité de leur action. Il n'existe pas, que nous sachions, une Société Saint-Saëns mais celle qui porte le nom d'Anatole France est bien vivante.

Certains esprits forts diront que le souvenir, l'œuvre des grands musiciens, des grands écrivains, n'ont que faire de ces groupements. Ils auront en partie raison car la réelle qualité d'une œuvre est nécessaire à la résurrection d'un auteur, mais ils reconnaîtront, à leur tour, que le dévouement d'amis et d'admirateurs peut écarter considérablement cette « période d'oubli » qui a été funeste à beaucoup qui méritaient mieux.

C'est ce que les familiers de Maurice Ravel et de son œuvre ont fort bien compris et le 1^{er} anniversaire de sa mort leur a fourni l'occasion de lui rendre ou de lui faire rendre hommage. La Radio a organisé des festivals Maurice Ravel que des millions d'auditeurs français et étrangers ont écouté avec des réactions peut-être diverses, mais cela importe peu. Nous ne nous y attarderons pas.

Par contre, nous signalerons trois ouvrages parus presque coup sur coup, d'importance et d'intérêt différents parce que poursuivant un but différent. Nous en parlerons dans leur ordre d'apparition.

§

Maurice Ravel (Collection : La Vie et les Œuvres des Grands Musiciens), dont l'auteur est anonyme, s'adresse plus spécialement aux amateurs de disques. C'est un petit volume fort commode, qui remplira l'office d'aide-mémoire pour lequel il a été conçu.

La notice qu'il contient a été écrite par un fervent du maître. Son anonymat serait facile à percer pour celui qui voudrait s'en donner la peine, mais ce n'est pas nécessaire. Faire tenir en 20 pages la vie et l'œuvre de Ravel constitue un véritable tour de force. Il a été réalisé tout à l'honneur de son auteur et de Ravel, car nous sommes loin d'une énumération sèche, chronologique.

Une grande ferveur se dégage de ces quelques lignes souvent prenantes, toujours intéressantes. Il fallait aller vite et pourtant :

...Maurice Ravel a subi l'influence d'Erik Satie, a découvert le sens caché de ces pièces curieusement travesties. Il appartient au génie seul de retenir sans copier, d'assimiler sans imiter. Sa personnalité, son originalité restent entières. Il juge avec indulgence les excès de son aîné et lui témoigne un intérêt d'autant plus méritoire qu'Erik Satie était à cette époque considéré comme quelque peu anormal (1)...

Loin d'être aigri, Maurice Ravel (il vient d'être définitivement exclu du Concours de Rome où il se présentait pour la quatrième fois) peut maintenant être lui-même. Il n'a plus le souci des devoirs techniques... Il peut composer à loisir. C'est une des périodes les plus fécondes de son existence. En possession d'un métier dont il connaît toutes les ressources, armé de règles qu'il utilisera à bon escient, il se laisse aller avec confiance à sa passion pour la musique (2).

...Les années passent. Maintenant Maurice Ravel est prêt à remplir son destin. Il est de petite taille, mince et droit; son visage est aigu, son teint clair comme celui d'une jeune fille; deux yeux bleus au regard profond, enfoncés dans l'orbite, brillent d'un vif éclat. La tenue du jeune maître est particulièrement soignée; pas de coquetterie mais un grand souci de correction; il peut paraître réservé, mais ce n'est qu'un masque jeté sur une sensibilité trop

(1) Pages 8-9.

(2) Page 13.

vive, qui se dissimule avec pudeur. Il n'aime pas communiquer de poignantes sensations, il craint d'être incompris et gardera ses déceptions profondément enfermées en lui-même. Il transformera l'amertume en humour et le public se laisse quelquefois charmer par l'aspect spirituel de ses œuvres, sans pouvoir en déceler toute la beauté, lui créant bien à tort une réputation d'artiste plus fin que sensible, plus intelligent qu'intuitif (3).

Après le succès de *Daphnis et Chloé* :

Chacun crie au miracle, s'émerveille de la beauté de l'œuvre, beauté féerique, irréelle, qui réside tant dans la richesse harmonique que dans l'orchestration scintillante, tant dans l'inspiration spontanée, que dans l'écriture élégante (4).

Voici maintenant la fin : atteint d'une maladie de la volonté, Ravel ne peut plus composer. Il se rend parfaitement compte de son état.

...Petit à petit, il se sent enfoncer dans le silence; il est isolé du monde extérieur et ne peut même pas changer l'immatérielle douleur en immatérielle beauté. Triste rançon du génie!

L'on songe à Jean Sébastien Bach, aveugle à la fin de sa vie, à Schumann, en lutte perpétuelle contre la folie, à Beethoven enfin qui, du moins, pouvait chanter ses douleurs.

Ravel, lui, n'aura pas eu cette consolation magnifique. Il souffre en silence, il se résigne à demeurer muet; il tente parfois vainement de signer son propre nom. En véritable martyr, il gravit un long calvaire, avec la secrète espérance de pouvoir un jour libérer le ballet de *Morgiane* qui chante et danse en son esprit.

Voilà qui dépasse singulièrement les limites d'un article nécrologique et même d'une notice.

Citons encore, pour terminer :

Maurice Ravel a été une des plus nobles personnifications de l'âme française. Élégant dans sa simplicité, dédaigneux des apparences, soucieux des profondeurs, fidèle aux amitiés, indulgent aux ingratitude, capable de toutes les délicatesses et aussi de toutes les audaces, doué d'une application persévérante et d'une verve inlassable, il anime de son rayonnement le début de ce siècle.

Son immortalité n'aura pas été académique, et, cependant, des

(3) Page 15.

(4) Page 17.

générations de musiciens pourront répéter les paroles de Saint-Augustin :

S'il est sorti de la vie, il n'est pas sorti de notre vie (5).

Suit une discographie complète des œuvres de Ravel, dont les principales sont analysées sans sécheresse et sans étalage de termes savants.

On peut ne pas être d'accord avec l'interprétation que l'auteur de cette brochure donne de certaines œuvres maîtresses, mais cela est sans grande importance car ceux qui, pour écouter une œuvre musicale, se basent sur l'argument qu'en donnent les programmes, sont bien à plaindre. Une œuvre, musicale particulièrement, doit être abordée *directement* sans l'intermédiaire d'un professeur ou d'un « spécialiste ». L'enfant devant un jouet commence par le regarder, par le faire marcher; ce n'est que bien plus tard qu'il le démonte. Imitons-le et ne nous croyons pas obligés de connaître le « secret » de l'auteur et le mécanisme d'une œuvre pour mieux apprécier cette dernière. Les êtres que nous rencontrons, que nous aimons, ont un squelette tout comme nous, pensons-nous au nôtre et au leur? Non! Faisons de même pour une œuvre quelle qu'elle soit.

L'ouvrage se termine sur un catalogue des œuvres, une bibliographie, une iconographie.

Tout cela n'apprendra pas grand'chose aux « habitués » de Maurice Ravel, mais n'oublions pas que ce livre est surtout destiné au grand public et que, comme tel, son utilité n'est plus à démontrer.

§

Ravel, par Roland Manuel (collection « A la gloire de... ») est totalement différent et autrement important. « Fruit d'une longue étude et d'un grand amour », il aurait pu s'intituler : *Maurice Ravel vivant*, tant il est présent, à chaque page, à chaque ligne.

Vingt-cinq années d'estime réciproque, d'amitié même, unissaient Roland Manuel à Ravel, aussi est-ce un témoignage direct, unique qui nous est livré, écrit avec amour et surtout avec « honnêteté ». On pouvait craindre que Roland Manuel

qui a déjà consacré deux ouvrages à son maître, ne fût aveuglé par un contact presque quotidien. Il n'en est rien. Ce n'est pas un « panégyrique » qu'il nous propose mais une présentation lucide, vivante, de l'homme et de l'œuvre. Tous les « Raveliens » lui en sauront gré.

Il peut paraître paradoxal de prétendre que Maurice Ravel est inséparable de son œuvre. Beaucoup de ceux qui l'admirent ont toujours pensé qu'il composait « à froid », qu'il écrivait de la musique comme on « fait » des mathématiques, qu'une œuvre de Ravel n'était qu'une pure spéculation de l'esprit. Certains ont vu là la preuve d'une sécheresse de cœur. Le livre de Roland Manuel leur montrera que Ravel était capable d'affection et combien ses amis lui étaient sacrés, mais, par une forme d'esprit bien particulière, il n'éprouvait aucun besoin d'insérer dans ses œuvres les battements parfois accélérés de son cœur pour les causes les plus diverses, de se mettre à nu. Modeste et pudique à la fois, il n'aimait pas qu'on parlât de lui à cause de sa musique et de sa musique à cause de lui. Sa vie privée, il la gardait pour lui ou pour de rares intimes. « Vivre » était à ses yeux une chose et « composer » une autre chose. Mais cette dualité de tous les instants qui l'habitait, qui pouvait le faire paraître, pour ses auditeurs, « autre » de ce qu'il était réellement, formait un tout et il faut bien admettre que Ravel ne composait que parce qu'il vivait et si l'œuvre est différente de l'homme, elle n'en est pas moins inséparable.

Est-elle vraiment différente?

Ces lignes nous mettent en mémoire ces quelques mots que Gérard de Nerval inscrivit sous un portrait pour lequel il avait posé quand il était malade : « Je suis l'autre », tant il le trouvait « ressemblant mais posthume ».

Nous pensons que le nom de Gérard de Nerval n'est pas venu sans raisons sous notre plume. Si nous ignorions tout de sa vie, pourrions-nous conclure que son œuvre est celle d'un homme qui passa une partie de sa vie dans des maisons de santé? Certainement pas. Le destin de Ravel et celui de Gérard présentent des points de ressemblance — des points seulement — qui ne peuvent pas ne pas nous troubler et nous émouvoir. Chez l'un et chez l'autre : même modestie, même

pudeur, même lucidité, même goût pour le bizarre. Et dans leur œuvre, ils ne livrent chacun qu'un aspect de leur moi. Ils sont en proie aux mêmes luttes, aux mêmes scrupules. Et l'un et l'autre, ils sont inséparables de leur œuvre.

Que penser des bizarreries de Gérard et de la passion de Ravel pour les jouets, sinon qu'un aspect du maître du *Boléro* nous échappera toujours?

Un beau soir de 1927, Léon Leyrits arriva chez Mme Marcelle Gêrar, l'une des interprètes favorites du musicien, pour y entendre répéter les *Chansons Madécasses*. Il avait acquis en chemin, d'un camelot, un délicieux petit oiseau mécanique, afin de l'offrir à Ravel. Ce dernier arrive en retard, selon sa coutume invariable, s'empare du jouet sans voir les regards éplorés de l'accompagnatrice et s'extasie de sentir battre le petit cœur de métal. Moyennant quoi, la répétition se fit avec un retard de deux heures (6)...

Ses amis, sachant sa passion, rivalisaient d'ingéniosité pour aider Ravel à la satisfaire. Le *Belvédère* de Montfort-l'Amaury s'enrichit ainsi, pendant quinze ans, de merveilles factices — et d'authentiques petites horreurs : rossignol mécanique, ludions, navires et fleurs en verre filé. Hélène Jourdan-Morhange a décrit « ce petit voilier, qu'une secrète manivelle faisait tanguer sur des vagues de papier peint, et ce canapé miniature, en porcelaine festonnée, que découvrit Germaine Tailleferre (7)...

Voici, peut-être, une explication :

Car Ravel n'a jamais quitté « le vert paradis des amours enfantines ». Le génie n'était pas en lui l'enfance retrouvée dont parle Baudelaire, mais l'enfance conservée, exaltée, communiquée (8).

§

Né musicien, Maurice Ravel, dont la vocation avait été encouragée, faisait « de la musique comme un pommier des pommes » (9).

Il gouvernait « un monde enchanté, peuplé d'enfants, de dieux, de fées, d'animaux tendres, de fantoches turbulents, d'horlogères sans âme et d'horloges immortelles » (10).

(6) Ravel, par Roland Manuel, p. 240 et 243.

(7) Id. page 240.

(8) Ravel, par Roland Manuel. page 238.

(9) Id. page 199.

(10) Id. page 231.

Son abord « était courtois et réservé. Ses meilleurs amis n'ont pu se défendre d'une secrète déception à l'idée de ne pas pénétrer plus sensiblement dans son intimité » (11).

Curieux homme en somme aussi déroutant que sa musique mais aussi passionnant.

La musique ne l'amusait qu'à faire — à bien faire... Passe encore d'entendre la musique des autres... mais écouter la sienne excède habituellement ses forces — il s'enfuit... Il concevait très lentement et réalisait d'ordinaire assez vite (12).

Il composait dans le plus grand secret. Ici encore il fallait que tout se fit — ou parût se faire par miracle (13).

Spontané, ignorant la vanité, se connaissant parfaitement, il confiait à ses amis :

C'est une chance que j'aie réussi à composer de la musique, car je crois bien que je ne serais jamais arrivé à faire autre chose (14).

Erik Satie l'impressionna profondément dans sa jeunesse. Il se plaisait à saluer en lui « un précurseur maladroit et génial » à la grande surprise de l'auteur des *Gymnopédies*, qui en 1911, dans une lettre à son frère Conrad déclarait : *Il me certifie toutes les fois que je le rencontre qu'il me doit beaucoup. Moi, je veux bien.*

Il subit également l'influence, toujours à ses débuts, d'Emmanuel Chabrier, Claude Debussy, Rimsky Korsakov, et, ce qui peut paraître surprenant, bien plus tard, en 1910, il s'intéressa à certaines œuvres de Saint-Saëns, dont l'architecture impeccable le ravissait.

Il aimait Mozart, Weber, Liszt, Chopin, Bellini, les Russes. Il estimait Berlioz, Gounod. Il ne voulait voir en Wagner « ce qu'il fut surtout, un musicien magnifique ». On sait qu'il écoutait volontiers la jeune musique, celle de ses cadets.

Il connut une vie et une carrière conformes à ses souhaits. Ennemi de toutes les écoles et de toutes les intrigues, seul son génie l'imposa à ses contemporains éblouis, en attendant de charmer les générations futures.

(11) id. page 237.

(12) id. page 248.

(13) id. page 249.

(14) id. page 254.

La place nous manque pour nous attarder — nous le ferions volontiers — à parler du livre combien passionnant de Roland Manuel. Les fervents de Ravel y trouveront des raisons nouvelles de l'admirer, de l'aimer.

Les quelques détracteurs, plus ignorants que méchants, qu'il compte encore, ne pourront plus douter de sa *sincérité*, à moins d'être aveuglés soit par principe, soit par incompréhension.

Ce ne sera pas là un des moindres mérites de Roland Manuel, à qui nous crions, du fond du cœur : *merci* pour son beau livre (15).

§

Ravel, par V. Jankélevitch (collection : « Les Maîtres de la Musique »).

Le côté humain qui caractérise l'émouvant témoignage de Roland Manuel est ici complètement négligé. Il ne s'agit plus de nous montrer Ravel vivant et composant son œuvre, mais ce que cette dernière contient ou paraît contenir.

Nous avons eu beaucoup plus l'impression de lire une suite de poèmes surréalistes, qu'un ouvrage de critique musicale. C'est Ravel vu à travers un tempérament, celui de M. Jankélevitch, dont l'interprétation est parfois curieuse, souvent inattendue, toujours intéressante.

Le subconscient de M. Jankélevitch, car nous sommes ici en plein subconscient, s'est donné libre cours et rien de ce que Ravel a pu lui procurer comme sensations ne nous est épargné.

Ce qui reste de l'œuvre de l'auteur de *Ma Mère l'Oye*, après 130 pages, n'est guère ressemblant. Pour la retrouver, il faut l'entendre de nouveau afin d'oublier le livre. Précisons qu'elle n'en souffre pas et que Ravel se fût le premier fort réjoui d'un tel traitement. Que de trouvailles ingénieuses qu'il n'a jamais soupçonnées, qui auraient été pour lui comme autant de « révélations ».

Nous ne multiplierons pas les citations, mais celle-ci, au hasard :

Plus généralement une musique envoûtée, une musique qui a le

(15) Qui comprend également trente illustrations du plus grand intérêt.

diable au corps ne peut être délivrée que par la grâce d'un sortilège subit, seul capable d'en interrompre le mouvement perpétuel : citons ici le « Perpetuum mobile » qui forme le Finale de la *Sonate* de violon, ou encore la *Sonate en Duo* avec les insistances et répétitions de son premier mouvement. C'est ainsi qu'il faut comprendre la fameuse modulation en *mi*, ce « clinamen » arbitraire qui rompt tout soudain l'envoûtement du *Boléro* en l'aiguillant sur la coda libératrice et sans lequel le boléro mécanique, renaissant constamment de lui-même, tournerait en rond jusqu'à la consommation des siècles : telle encore la résolution tranchante par laquelle l'action brise une bonne fois le cercle magique (qui est aussi un cercle vicieux) du monoïdéisme. — Cette discontinuité, je la retrouve enfin dans le goût si ravélien du merveilleux. La manière de Ravel tient du spiritisme, mais aussi de l'escamotage sophistique, qui est précisément le tour de passe-passe, le glissement fallacieux grâce auquel le discontinu semblera continu : on se trouve soudain forcé d'admettre telle conclusion saugrenue, et l'on ne comprend pas, bien qu'il doive y avoir quelque part une fissure ou un calembour, comment on y est arrivé ; car ces dialecticiens n'ont jamais tort dans le détail, encore qu'ils n'aient jamais raison dans l'ensemble (16).

Certains assemblages de mots sont à tomber en extase devant : « ce ciel crépusculaire de *fa* dièse », « rutilera, effervescent et vermeil, le ton de *fa* dièse majeur », « ce *mi* bémol rêveur », « la superbe insouciance du *do* dièse qui se prélassa tranquillement », « un *ré* dièse aberrant », « le *mi* bleuâtre ».

...les couleurs et les sons se répondent.

Mânes de Baudelaire...

Si l'on ne considère l'hommage de M. V. Jankélevitch que sous l'angle poésie, on ne peut que s'incliner. Son effort d'analyse, très captivant, est toujours récompensé. Mais pourquoi s'exprime-t-il trop souvent de façon si compliquée, quand en d'autres occasions, rares, hélas ! il sait rester clair, précis :

Il est entendu que l'art n'est qu'un brillant mensonge, le plus charmant de tous ; et que les faux bijoux sont bien plus beaux que les vrais. Cela peut se dire. Tout peut se dire. Et il faut d'ailleurs reconnaître que Ravel lui-même a fait ce qu'il a pu pour donner créance à ces aimables paradoxes. Avec Goethe, Ravel eût dû volontiers : il n'y a d'éternel que l'œuvre de circonstance. Il affecte

(16) Ravel, par V. Jankélevitch, page 67.

volontiers d'écrire sur commande : le *Prélude* de 1913 pour le concours de lecture à vue du Conservatoire, *Frontispice*, *Manteau de fleurs*, la *Berceuse* sur le nom de Fauré, le *Menuet* sur le nom de Hadyn, la *Sonate en Duo* dont le premier mouvement fut écrit pour le « Tombeau de Debussy », le *Kaddisch* enfin, sans compter les trois cantates, virent le jour au hasard des occasions; et même l'*Enfant et les Sortilèges*, après tout, on ne peut dire qu'il soit né d'un instinct irrésistible et spontané de création. Composer sur un thème donné, voilà son fort et sa grande coquetterie, voilà un nouveau côté valériste de sa nature. Qu'il eût aimé travailler comme Hadyn et Lully, pour les divertissements princiers (17).

Nous ne pouvions pas ne pas signaler dans cette chronique cet ouvrage (18) qui, par son originalité peut surprendre le lecteur mais n'en reste pas moins un bel hommage consacré au maître de l'*Enfant et les Sortilèges*.

MÉMENTO. — *Le Guide du Concert* (avril-mai 1939). Début d'une étude fort intéressante de M. Pierre Soccanne, sur *Une amie de Beethoven*, Marie Koschak-Pachler. Les biographes français n'avaient accordé, jusqu'à ce jour, que peu d'importance à cette « amie » de Beethoven qui lui écrivait en 1816-17 (?) : *Vous êtes la véritable gardienne de mes œuvres*.

Le Ménestrel (3 mars 1939). M. Henri de Curzon évoque la grande figure d'Adolphe Nourrit, le célèbre ténor (1802-1839) qui débuta dans le répertoire de Gluk, créa le *Serment*, *Gustave III...*, *Le Bal masqué*, d'Auber; *Don Juan* de Mozart (mis à la scène en France, seulement en 1834), etc...; révéla Schubert à la France. On se rappelle son fameux précepte : *Rappelez-vous bien que pousser la voix n'est pas la faire sortir, car crier n'est pas chanter*, que beaucoup de nos chanteurs d'aujourd'hui devraient bien méditer. On sait que Nourrit se tua à Naples un soir de triomphe en se jetant par la fenêtre. Cent ans après on ignore encore la véritable raison de ce suicide.

JEAN RÉANDE.

(17) *Ravel*, par V. Jankélévitch, page 95.

(18) Il contient 16 illustrations fort bien choisies.